

suivant le portrait qu'en a tracé Plin le Jeune (1), qui l'avait connu dans l'intimité, « un homme spirituel, piquant, acerbe, qui a mis dans ses écrits beaucoup de sel et d'amertume, et non moins de candeur. » Cette alliance de qualités si diverses se retrouve, en effet, dans ses œuvres. On peut dire de lui et de Juvénal que leurs ouvrages n'ont pu être écrits qu'au milieu d'un peuple parvenu au dernier degré de la corruption. A partir de cette époque, Rome eut encore des versificateurs, mais, sauf une seule exception que nous signalerons dans un instant, elle n'eut plus de poètes.

La philosophie grecque avait été transplantée à Rome par Cicéron, qui l'y avait pour ainsi dire naturalisée. Après lui, Sénèque fut le seul Romain qui parut capable de la cultiver sur ce sol étranger. Cet écrivain, qui a joué un si grand rôle sous le règne de Néron, contribua fortement à corrompre le goût de ses contemporains. Sentant bien qu'il ne pourrait jamais lutter avec Cicéron en restant sur le même terrain que lui, il avait cherché à se frayer une route nouvelle. Le sage Quintilien (2), tout en lui rendant justice, avait fait de vains efforts pour mettre ses concitoyens en garde contre la séduction d'un modèle aussi brillant. L'abus de l'esprit, qui constituait son principal défaut, fut poussé si loin que Sénèque lui-même parut modéré en comparaison de ses imitateurs.

On sait que la philosophie ancienne se partageait en plusieurs branches dont les deux extrêmes étaient le *Stoïcisme* et l'*Epicurèisme*. L'un et l'autre exercèrent, en sens opposé, une grande influence sur la civilisation romaine. La première de ces sectes, qui, dans son enthousiasme pour la vertu, affectait de faire violence à tous les instincts de l'humanité, comptait parmi ses adeptes, du reste peu nombreux, tous les hommes d'élite qui, par leurs écrits ou leurs actes,

(1) Plin. *Epistol.*, III, 21.

(2) Quint. *Lib.* X, C. 1.